

Silius-Edito



N°63. Novembre 2025

Sommaire

- *Détour en Charente. Le site de l'ancien château Richemont.
- *Voyage à travers les arts. Antonio Vivarini, peintre vénitien.
- *Découverte. L'arc de Germanicus à Saintes.
- *Smooky & Cie.



Cherves-Richemont. Le site de l'ancien château de Richemont.



Voilà un site charentais des plus méconnus et pourtant remarquable, qui a de quoi charmer les visiteurs. Caché en grande partie par l'imposant château classique de Richemont siège de l'institut rural d'éducation et d'orientation (l'IRÉO), le site de l'ancien château de Richemont s'étire sur le sommet d'un plateau rocheux entouré par un environnement de forêt et dominant la rivière de l'Antenne située au pied d'une véritable falaise. Au pied de celle-ci, subsistent près de la rivière les vestiges d'anciens moulins.

Au sommet du plateau, le cadre semble presque irréel, sorti d'une légende du plus profond des âges. On pourrait s'attendre, sans en être étonné, à y voir apparaître un personnage issu des anciennes croyances, une fée, un druide ou un héros des temps anciens. Malgré les récentes restaurations de l'église, le site, par sa situation mais aussi par les éléments d'architecture qui s'y présentent, se prête facilement à la rêverie et semble totalement hors du temps.



Là se trouvait jadis un château fort dont les quelques vestiges contribuent à donner au lieu cet aspect de décor de légende et de mystère.

Sur le sommet du plateau, à l'emplacement de l'ancien castellum, les fouilles ont révélé une occupation des lieux depuis l'époque néolithique (on y a retrouvé de cette époque, des haches notamment). Le site semblerait avoir été également occupé durant l'Antiquité romaine.

Mais c'est surtout à partir de l'époque médiévale que commence l'histoire à peu près connue. La féodalité y voit l'installation d'une forteresse vers le XI^{ème} siècle, voire le siècle précédent... en tous cas autour de l'an mille vraisemblablement. À cette époque, la première fortification devait être de bois, dans l'esprit de la motte castrale traditionnelle. Mais la forteresse a été, à l'époque romane, reconstruite en pierre. Cet ancien château a appartenu au XI^{ème} siècle, à un certain Garnauld, puis Hélie de Richemont, aux sires d'Authon ensuite (en 1146, est signalé Seguin d'Authon, qui part en croisade avec le roi de France Louis VIII). Au XII^{ème} siècle, l'ensemble est constitué d'un donjon de plan carré, entouré d'une enceinte qui possédait une entrée au Nord-Ouest, cernée de deux tours rondes de dix mètres de diamètre, l'une d'entre elles contenant un puits. L'enceinte était également munie d'au moins deux tours subsistant à l'Ouest et à l'Est. Des fouilles archéologiques pourraient peut-être révéler d'autres témoignages de cette forteresse idéalement située sur son roc et qui, au vu de la dimension de son support naturel, devait être remarquable. Le site semble un vaisseau de pierre s'étirant sur 130 mètres de long dans le sens Nord-Sud, pour une trentaine de mètres de large, ancré sur son rocher dominant un véritable précipice à l'Est du côté de l'Antenne.

À proximité du donjon et à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, était une chapelle dont l'abside, à l'Est, s'imbriquait dans les murailles au-dessus de la vallée de l'Antenne.



Mais en 1179, le château est ruiné par les troupes de Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine et roi d'Angleterre, qui comptait bien mettre au pas la noblesse locale n'acceptant pas sa tutelle. Dès lors, le site du château est abandonné par ses seigneurs. Mais une certaine occupation des lieux demeure malgré tout, puisque l'archéologie y a retrouvé des poteries d'artisanat local des années 1300 aux années 1500. De plus, la chapelle sera transformée en église paroissiale pour le village de Richemont, et la seigneurie subsistera, en établissant, plus tardivement, un nouveau château, au Nord de l'ancienne forteresse, à savoir l'actuel château de Richemont qui abrite l'IRÉO.

À la fin du Moyen-Âge se succèdent à la seigneurie de Richemont, les sires de Pons puis les Stuart de Saint-Maigrin. Mais ceux-ci ne résident pas sur place. Il faut attendre le XVI^{ème} siècle pour voir la famille de Lestang entreprendre la construction d'un nouveau château, au nord-Ouest de l'ancienne forteresse féodale, sur le prolongement du rocher.. Mais ce château est en fort mauvais état dès la fin du XVI^{ème} siècle. En 1610, Pierre Jarousseau, président de l'élection de Cognac, achète le domaine et reconstruit le château neuf, ne laissant subsister du château des de Lestang que les salles voûtées du premier niveau du logis, devenues les caves de la nouvelle construction, ainsi que le pigeonnier, de la seconde moitié du XVI^{ème} siècle.



Pierre Jarousseau reconstruit donc le château sur les fondations de celui des de Lestang. Le nouvel édifice est constitué d'un logis de plan classique situé sur le côté oriental du rocher. Au Nord, l'entrée du domaine est composée d'un portail surmonté d'un crénelage de fantaisie et accosté à l'Ouest d'une tour ronde. Ces éléments rappellent peut-être l'aspect des forteresses médiévales mais date bien pourtant de la période classique. Cette fortification d'opérette aurait certainement été inefficace lors d'un assaut, mais du moins pouvait-elle impressionner les populations locales et symboliser visuellement au moins, la puissance des nouveaux maîtres du domaine.

C'est ce château classique avec sa pseudo-défense d'inspiration médiévale, qui hébergera, de 1839 à 1968, le petit séminaire. Des transformations seront pour cela apportées à l'ensemble, avec notamment, la construction d'une chapelle de style néo-gothique autour de 1870. En 1980, l'IRÉO prend la suite du séminaire.





Mais revenons au site de l'ancien château, au Sud de l'IRÉO. Le site archéologique présentant ses vestiges n'est véritablement connu que depuis les années 1930, époque où l'abbé Boucherie, enseignant au séminaire voisin, en permit la redécouverte, avec l'aide de certains élèves. La base de l'une des tours circulaires du châtelet d'entrée voisine l'accès au site encore cerné de vestiges bien marqués de l'ancienne enceinte. Au sommet du rocher et au-dessus de l'ancien châtelet, subsiste la base du donjon carré. À l'intérieur de ces bases de murs, se voient les restes d'une division interne ainsi que des éléments taillés à même la roche.



Au Sud du donjon, l'ancienne chapelle castrale a été transformée en crypte au-dessus de laquelle a été édifiée l'église paroissiale Saint-Georges au XIII^{ème} siècle. Mais située sur un sol instable et plusieurs fois victime d'écroulements, le dernier en 1848, elle a été en partie reconstruite par la suite par l'architecte cognaçais Paul Deménieux, en 1857 - 1858. La façade néo-romane remonte à cette période de reconstruction, ainsi que le clocher édifié sur le croisillon Nord du transept (il se trouvait à l'origine sur le croisillon Sud). Avant la reconstruction du XIX^{ème} siècle, l'ancienne façade comportait, selon Jean-Hyppolite Michon, une inscription placée au-dessus de la fenêtre centrale: *Riches, montez (Richemontais) au ciel par bonnes euvres (Euvres) 1691 I.I.B.* Cette mention écrite pourrait être liée à une restauration de l'édifice au XVII^{ème} siècle.



La voûte de la nef est également du XIX^{ème} siècle. Pour les murs gouttereaux, ils ont été longtemps datés de cette époque moderne, mais une récente restauration de l'église a permis de retrouver contre les parois intérieures de l'édifice des traces de peintures murales de la période gothique. Ainsi, malgré son apparence moderne, la nef de l'église remonte en grande partie à l'époque médiévale.



La crypte (classée MH en 1907) est l'élément le plus intéressant de l'église. Ancienne chapelle du château, elle n'était pas à l'origine enterrée comme aujourd'hui. Elle possède un plan formé d'un carré prolongé à l'Est par une abside en hémicycle. Le carré est divisé en trois vaisseaux par quatre colonnes portant des voûtes d'arêtes. L'ensemble est de modestes dimensions (5,32 mètres de longueur comprenant l'abside par 3,98 mètres de largeur, avec une hauteur sous voûtes d'environ deux mètres). Le long des parois, des pilastres supportent la retombée des voûtes, sauf du côté de l'Orient où ce sont des colonnes engagées qui remplacent les pilastres. Toute la partie orientale de cette crypte semble remonter à une époque légèrement plus récente que le reste de l'architecture.



Les colonnes et leurs chapiteaux sont constitués d'un même bloc de pierre alors que les tailloirs surmontant les corbeilles des chapiteaux sont des pierres indépendantes. Deux corbeilles de chapiteaux sont ornés de palmettes assez raides et très charnues, les deux autres corbeilles, de feuillages d'un style identique. Au-dessus des corbeilles, les tailloirs sont ornés d'entrelacs et de feuillages. La forme à peu près trapézoïdale de ces chapiteaux ainsi que le style de leurs sculpture renvoient à un roman précoce, celui du XI^{ème} siècle. Cette crypte est certainement l'un des vestiges les plus notables du roman primitif dans le département et constitue un témoignage artistique remarquable de l'époque féodale dans la région.





Autour de l'église, le site est aménagé depuis le XIXème siècle en pittoresque jardin d'esprit composite, avec des allées menant au cimetière situé à l'extrémité méridionale du promontoire rocheux. La situation de ce cimetière lui donne une atmosphère des plus particulières, enchanteresses et mystérieuses. Son histoire n'est connue qu'à partir de 1675. Abandonné en 1895, il ne présente, en apparence du moins, que des tombes du XIXème siècle. Les sous-sols pourraient certainement révéler des structures plus anciennes. Une tombe fait exception cependant, celle de l'abbé Béchemilh, curé de Richemont mort en 1946.





Le cimetière possède une cinquantaine de sépultures, aux formes des plus diverses: pierres tombales tectiformes, obélisques, reliquaires... La tombe la plus imposante, au centre, est celle de l'abbé Dumas, troisième supérieur du séminaire de Richemont qu'il dirigea pendant trente ans, mort en 1881. Son tombeau est un véritable petit mausolée en forme de reliquaire d'inspiration gothique dont les arcs ouvrent sur le gisant du religieux. Cette sépulture a été offerte par les prêtres et d'anciens élèves du séminaire.





Le site du vieux château de Richemont, classé intégralement depuis 1937, présente un patrimoine varié, avec les vestiges d'un château fort de la période féodale, une crypte romane et un vieux cimetière, le tout lové dans un cadre verdoyant dont la quiétude n'est troublée que par les chants d'oiseaux à la belle saison. Son environnement naturel, propice à de belles promenades ou randonnées, valorise remarquablement, avec un charme incroyable, un site historique des plus enchanteurs et des plus secrets du département. À découvrir absolument...



Voyage à travers les arts. Antonio Vivarini.



Couronnement de la Vierge. 1444. Venise, église San Pantaleone

Pendant une bonne partie du XV^{ème} siècle, alors que l'humanisme et l'art de la Renaissance se développent majestueusement à Florence et dans de nombreux foyers d'Italie, Venise reste assez fortement attachée à ses ors et ses dentelles de pierres du gothique fleuri, les artistes étant grandement liés aux goûts des principaux commanditaires, à savoir le pouvoir religieux du patriarche de la Sérénissime, et le Sénat. À cette époque, les mosaïques que l'on réalise dans la basilique Saint-Marc conservent les caractéristiques d'un style encore en partie byzantin, alors que le palais des Doges se pare d'ornements propres au gothique tardif, en sculpture et en peinture, par le travail de maîtres vénitiens ou de la région.

C'est aux alentours de 1450 que des artistes florentins (Andrea del Castagno, Paolo Uccello ou Donatello...) commenceront à exercer une certaine influence, mais encore mineure. C'est l'arrivée d'Antonello da Messina, en 1475, qui apportera dans l'art vénitien un tournant important et décisif. Pendant cette période charnière, deux principaux ateliers perpétuent le savoir et la technique du gothique tardif, celui de la famille Bellini, qui deviendra à la fin du siècle le plus célèbre car le plus moderne, et celui de la famille Vivarini qui restera ancré un peu plus longtemps dans le gothique, amorçant une évolution un peu plus lente vers la Renaissance.

Il n'empêche... Antonio Vivarini, le premier représentant des peintres de cette lignée, jugé en grande partie comme artiste gothique, est le premier de sa dynastie à amorcer le virage, et si son évolution est moins flagrante que chez ses suivants (Son frère Bartolomeo ou son fils Alvise), il est malgré tout le premier de sa lignée à intégrer un souffle de renouveau dans son art, étant ainsi l'un des premiers représentants du tournant artistique de Venise entre le Moyen-Âge et la Renaissance. Son travail fait se côtoyer un raffinement encore inscrit dans le passé, et un désir de réalisme, par l'apport d'un certain relief et d'une étude de plus en plus approfondie de l'anatomie.



Adoration des Rois Mages. 1445. Gemäldegalerie, Berlin

Antonio Vivarini est né vers 1418 sur l'île de Murano, l'île des verriers dans la lagune de Venise. Les Vivarini sont d'ailleurs une famille d'artisans verriers.

Si sa date de naissance reste imprécise de nos jours, la date de sa mort est encore moins connue, peut-être entre 1476 et 1484. Sa dernière peinture, conservée à Rome, est datée de 1464, mais certains documents le mentionnent comme étant encore en vie autour de 1470.

Si l'on ne connaît pas précisément sa formation, on sait qu'il travaillera, dès sa jeunesse, avec d'autres peintres natifs de la même île et qui forment ce que l'on appelle en peinture, l'École de Murano, dont Antonio deviendra l'un des principaux chefs de file. Son atelier deviendra l'un des plus importants de Venise vers le milieu du XV^{ème} siècle et son style y permettra une évolution douce du gothique fleuri vers les premiers témoignages de la peinture de la Renaissance.

Parmi les artistes avec lesquels il aura l'occasion de collaborer, figurent le peintre Andrea di Giovanni, également de Murano, Giovanni d'Alemagna son beau-frère (identifié parfois comme Giovanni da Murano), ainsi que son jeune frère Bartolomeo Vivarini.

Dans l'étude du réalisme des personnages, même si ceux-ci continuent d'évoluer dans un décor et un environnement gothiques tout en dorures, son style semble montrer des influences de Gentile da Fabriano, peintre de la fin du XIV^{ème} et du début du XV^{ème} siècle, originaire de la région des Marches. L'artiste montre une étude assez approfondie de l'anatomie associée à un certain relief, donnant aux personnages une allure tri-dimensionnelle dans l'espace. De ce fait, il marque dès 1440 une certaine indépendance stylistique par rapport à ses contemporains vénitiens.



*Tryptique de la Scuola Garnde della Carità, peint avec Giovanni d'Alemagna, 1446
Venise, galeria dell'Accademia*

Dans les années 1440, il a l'occasion de travailler fréquemment avec Giovanni d'Alemagna, mais à la mort de ce dernier, il collabore surtout avec son frère Bartolomeo. Avec lui, il travaille à la réalisation de fresques en 1450 à la Certosa de Bologne, puis à l'église San Francesco à Padoue. Là, avec le contact de l'artiste toscan Masolino da Panicale, les effets plastiques de la Renaissance le font progressivement évoluer. Mais c'est surtout, dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle, la présence de peintres florentins (Paolo Uccello, Andrea del Castagno...) à Venise, qui apportera une influence de plus en plus forte. Son style évoluera progressivement vers l'art de la Renaissance, contribuant ainsi à initier la transformation de tout l'art vénitien.



Antonio Vivarini réalise de nombreuses œuvres religieuses, à Venise ou dans des territoires dépendant de la Sérénissime (jusqu'à Parenzo dans l'actuelle Slovénie). Ses couleurs se démarquent par un subtil chromatisme, notamment dans l'étude des chairs, donnant à l'ouvrage un aspect raffiné et de plus en plus réaliste.



L'archange Gabriel. Tours, Musée des Beaux-Arts

Sur la fin de sa vie, il travaille de plus en plus seul, même s'il continue certaines collaborations avec de jeunes artistes (Nicolò Pizzolo ou Andrea Mantegna), et notamment avec Alvise, son fils, qui continuera de faire vivre son atelier.

Vivarini est considéré comme l'un des premiers peintres vénitiens à se diriger vers le style de la Renaissance. D'où son importance dans l'histoire de l'art. Mais cependant, il laissera perdurer certains traits du gothique finissant, ne s'en détachant jamais complètement. Cet aspect, qui perdurera chez son fils Alvise, contribuera à laisser de plus en plus d'importance à un autre atelier vénitien totalement tourné vers la Renaissance, celui de la famille Bellini, qui deviendra à la fin du XVème siècle, le plus important de la ville. Mais la contribution de Vivarini reste cependant primordiale, et témoigne d'une grande maîtrise dédiée à la création de belles œuvres d'art, et c'est bien là le plus important...



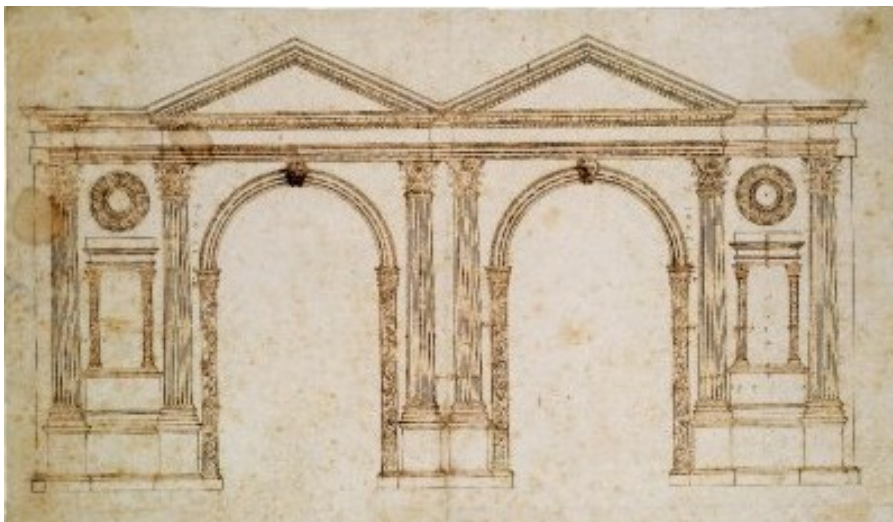
Polyptyque de la Passion. Venezia. Ca d'oro

Saintes. L'arc de Germanicus.



Monument emblématique de la ville de Saintes, l'arc de Germanicus est le vestige antique le mieux préservé de la ville. Souvent surnommé à tort «Arc de triomphe», il n'en reste pas moins un monument honorifique qui marquait l'entrée principale dans la ville lorsque celle-ci, dans l'Antiquité, se nommait Mediolanum Santonum. Elle marquait alors la fin de la voie aménagée au premier siècle avant Jésus-Christ par Agrippa et qui reliait Saintes à la ville de Lugdunum (Lyon), ancienne capitale des Trois Gaules.

L'arc de Germanicus possède deux ouvertures, ce qui est assez rare pour un édifice antique de ce type, du moins parmi les quelques cas qui nous soient conservés aujourd'hui en Europe (comme la Porta dei Borsari à Vérone ou la Porta Nigra à Trèves...). En revanche, ces arcs à deux ouvertures, marquant les deux sens de circulation au niveau d'une voie romaine, étaient à l'origine plus fréquents qu'à notre époque, beaucoup d'entre eux ayant disparu au cours de l'histoire (comme la Porta Aurea, à Ravenne, en 1582).



Ravenna. Porta Aurea

L'arc s'étire sur une longueur de 15,30 mètres, et sur une hauteur de 14,70 mètres, pour une épaisseur de 3,80 mètres. Trônant sur la place Bassompierre à proximité du fleuve Charente, il ne se trouvait pas à cet emplacement à l'origine. Il a été déplacé, en effet, au XIX^{ème} siècle, d'environ vingt-huit mètres, pierre par pierre.

Dans l'Antiquité romaine, le monument se trouvait, au débouché de la voie d'Agrippa, à l'entrée d'un ancien pont romain, à la limite du quai. Mais, durant le Moyen-Âge, l'entretien des berges ayant été négligé alors que la ville de Saintes connaissait un certain déclin, le fleuve s'élargit et l'arc se trouva ainsi isolé de l'ancien quai. Il fallut au XII^{ème} siècle, agrandir le pont romain pour relier le monument au quai de l'époque. Le pont fut même presque complètement reconstruit à cette époque. La situation du monument paraissait alors insolite, se trouvant directement sur le pont nouvellement réaménagé, se dressant au-dessus des eaux du fleuve.



Au XVII^{ème} siècle, le pont fut restauré par l'architecte Nicolas-François Blondel qui, à l'occasion, restaura également l'arc en 1665. Mais au XIX^{ème}, la situation changea radicalement. On décida la démolition du pont. L'arc de Germanicus fut donc menacé de disparition.

C'est grâce à l'insistance de Prosper Mérimée qu'il fut sauvé, mais pour cela, on dut le déplacer vers son emplacement actuel, au moment de la démolition du vieux pont.

L'arc a été démonté en 1842 – 1843, pour être remonté quelques années plus tard sur les quais, en 1851, par l'architecte Clerget. Certaines pierres n'ont cependant pas forcément été replacées dans l'ordre d'origine. Il n'empêche... par cette opération, le XIX^{ème} siècle souvent destructeur en d'autres lieux, a permis, par ce déplacement, la sauvegarde de l'un des plus beaux édifices de la ville de Saintes.

De par sa situation, l'arc de Germanicus se trouve aujourd'hui sur la rive droite de la Charente, face au centre historique médiéval, bâti à l'emplacement du centre antique situé sur la rive gauche du fleuve. Mais il se trouve également dans l'axe de l'actuelle rue Victor Hugo qui était autrefois le Decumanus Maximus, principale artère Ouest-Est de ville. Sur la rive gauche. Côté Est, l'arc fait face à la rue de l'arc de triomphe (sic) dont le tracé suit celui de l'aboutissement de l'ancienne voie d'Agrippa. Ainsi, malgré la disparition du vieux pont au XIX^{ème} siècle, et malgré le déplacement du monument, il reste néanmoins dans un contexte proche de celui qui était le sien dans l'Antiquité.



L'arc de Germanicus a été édifié de par la volonté et aux frais d'un riche notable de Saintes, Caius Rufus Julius. Sur l'inscription visible sous l'entablement au sommet de l'édifice, il est précisé que Caius Rufus Julius était fils de Caius Julius Catuaneunius, petit-fils de Caius Julius Agedomopas et arrière-petit-fils d'Epotsviridius, membre de la tribu Voltinia. La famille était d'origine celtique et Julius Agedomopas, le grand-père du mécène, en a été le premier membre à avoir reçu la citoyenneté romaine.

Caius Julius Rufus, qui a fait édifier l'arc, en 18-19 de notre ère, était prêtre de Rome et d'Auguste au sanctuaire dit Autel des Trois Gaules ou Autel du Confluent (situé à la confluence du Rhône et de la Saône) à Lyon, où se réunissaient une fois par an les représentants des cités des Trois Gaules. Rufus a vraisemblablement été mécène pour l'édification de l'amphithéâtre de Lyon puisque son nom figure dans une dédicace inscrite dans ce monument. Mais c'est à l'entrée de sa ville d'origine, peut-être natale, qu'il a fait édifier cet arc monumental.



L'inscription (très abîmée) gravée sous l'entablement précise le nom du donateur et sa généalogie: C(aius)IVLIVS C(ai)IVLI CATVANVNI F(ilius) RVFVS [c(ai)iul(i) agedomopatis nepos epotsorovidi prone(os) volt(inia)] SACERDOS ROMAE ET AVGVSTI AD ARAM [quae est ad confluentem praefectum fabrum d(e) s(ua) p(ecunia) f(ecit) etc... à savoir, «Caius Julius Rufus, fils de Caius Julius Catuaneunius, petit-fils de Caius Julius Agedomopas, arrière-petit-fils d'Epotsoviridius, inscrit dans la tribu Voltinia, prêtre de Rome et d'Auguste à l'autel qui se trouve au Confluent, préfet des ouvriers, a fait à ses frais (cet arc)».

Mais l'inscription de la dédicace est également conservée en partie, elle aussi très abîmée, au-dessus de l'inscription évoquant le donateur. Elle précise que l'arc est dédié à l'empereur Tibère, à son fils Drusus, ainsi qu'à son neveu et fils adoptif Germanicus. Ce dernier est à l'origine le fils d'un autre Drusus, frère puîné de l'empereur Tibère.

Ainsi se voit la dédicace en latin: «GERMANICO (caesa)R(i)TI(beri)AVG(usti)F(ilio)DIVI AUGUSTI NEP(oti) DIVI IVLI PRUNEP(ot) AUGURI etc... à savoir, « à Germanicus César, fils de Tibère Auguste, petit-fils du divin Auguste, arrière-petit-fils du divin Jules augure, flamine augustal, consul pour la deuxième fois, salué imperator pour la dixième fois etc...»

Bref...la dédicace mentionne presque toute la famille impériale de l'époque, mais c'est surtout le nom de Germanicus, mentionné au début de cette inscription, et plus visible que les autres noms de Drusus et Tibère, qui est retenu et qui fait que le monument soit nommé assez injustement (encore!) Arc de Germanicus.

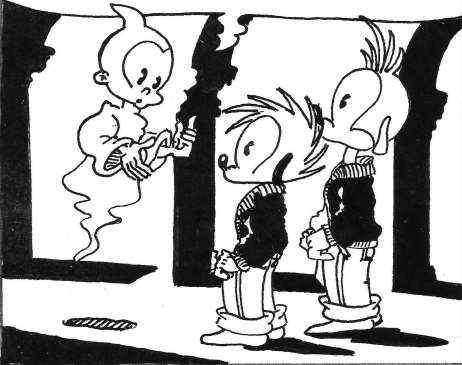
Mais malgré toutes les erreurs notamment d'appellation et pas seulement concernant l'arc (ce qui est souvent le cas en réalité pour les monuments romains bâtis sur le territoire français), le monument reste cependant l'édifice antique le mieux conservé de l'antique Mediolanum Santonum, ancienne capitale de l'Aquitaine, ainsi que la ville la plus riche de la région en ce qui concerne le patrimoine d'origine romaine. C'est un édifice emblématique de cette ville, mais aussi l'un des plus beaux témoignages de l'Antiquité dans la région...



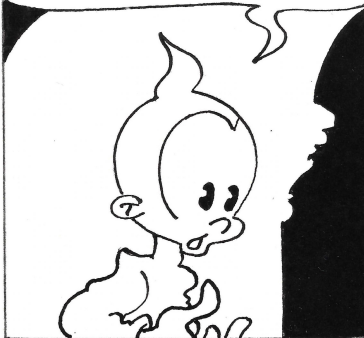


*Smooky & Cie

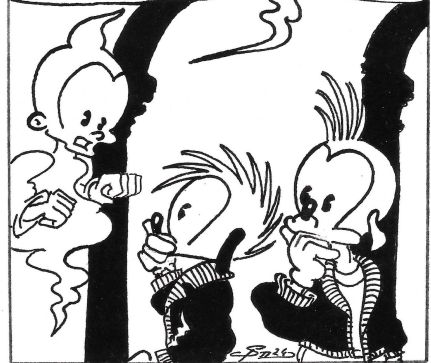
TOUS LES FANTÔMES NE SONT PAS
FORCÉMENT MALVAVIS! C'EST
COMME LES VIVANTS!



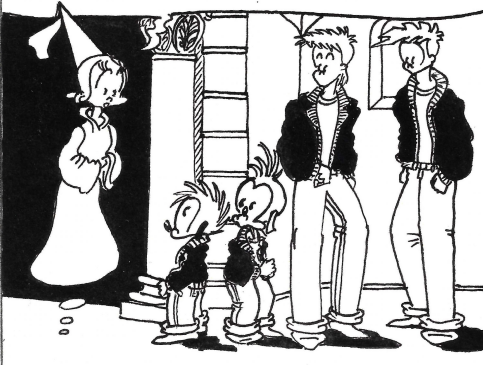
MAIS POUR CEUX QUI
VEULENT NOUS FAIRE FUIR,
IL Y A ESSENTIELLEMENT
DEUX MOYENS...



... L'EXORCISME, OU L'ODEUR
DE LA PIZZA À L'ANANAS!
C'EST AFFREUX!



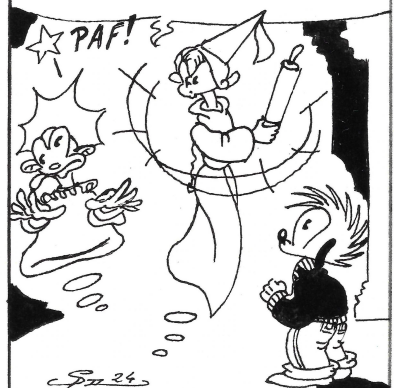
JE HANTE CE CHÂTEAU DEPUIS
QUE MON ÉPOUX, LE COMTE
HARBOURG M'A ASSASSINÉE!



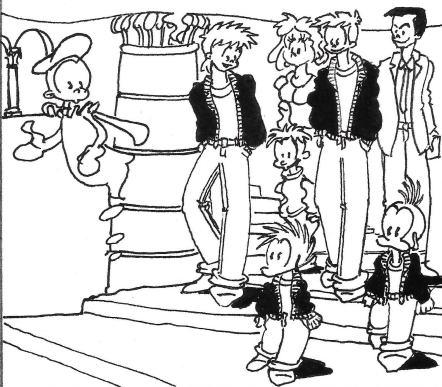
MAIS DEPUIS QUE MON ÉPOUX
EST MORT PUIS
DEVENU FANTÔME
LUI AUSSI...



... DÉSORMAIS, JE LE HANTE
POUR L'ÉTERNITÉ!



UNE VISITE D'UN CHÂTEAU HANTÉ,
GUIDÉE PAR UN VRAI FANTÔME,
ÇA, C'EST RIGOLO!

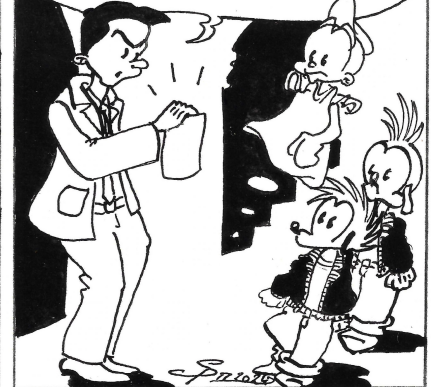


EXCUSEZ-MOI! VOUS DITES
QUE VOUS ÊTES LE COMTE
AZZERO, MORT
EN 1550?



OUI!

JE SUIS UN AGENT DU FISC!
VOUS DEVEZ DE L'ARGENT À L'ÉTAT
DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE!...





Silvio Pianezzola © Novembre 2025 – Silius-Artis.com © 2025



SILIUS-ARTIS.COM